DISSERTATION

N° 253.

SUR L'HISTOIRE PATHOLOGIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

DES AFFECTIONS VERMINEUSES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 3 décembre 1828, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR LÉOPOLD-ARON HIRTZ, de Wintzenheim,

Département du Haut-Rhin;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences.

Torquent vivos, mortuos consumunt vermiculi.
T. BERTHOLIN, *Acta med. et phil.*, p. 85, vol. 5.

A PARIS,

DE-L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	GAYOL, *Examinateur.* CHOMEL, *Président.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Examinateur.* BOYER, *Suppléant.* DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocq fils.	Kergaradec, *Suppléant.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance, *Examinateur.*	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENS.

Amour et reconnaissance.

L.-A. HIRTZ.

DISSERTATION

SUR L'HISTOIRE PATHOLOGIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

DES AFFECTIONS VERMINEUSES.

L'INTÉRÊT que présentent les affections vermineuses, les difficultés qu'offre cette étude, l'obscurité qui règne encore dans leur diagnostic, la fréquence surtout de ces maladies dans l'âge tendre, qui mérite d'autant plus notre attention que les malades ne peuvent pas exprimer les maux qu'ils éprouvent, tels sont les motifs qui m'ont déterminé à en faire le sujet de ma dissertation inaugurale.

Les anciens ne connaissaient qu'un petit nombre de vers. De nos jours, l'helminthologie, mieux étudiée, nous effraie presque par ses richesses : il est, en effet, peu de nos organes, même les plus intérieurs et en apparence les plus inaccessibles, dans lesquels les observateurs modernes n'aient rencontré de ces animaux. Les uns habitent le tissu cellulaire, le parenchyme des viscères les mieux protégés, tels que le foie, le cerveau, les ovaires, etc.; les autres ne trouvent leurs moyens d'existence que dans la cavité de l'estomac et de l'intestin.

Les limites que je me suis prescrites ne me permettant pas d'embrasser tous les êtres parasites qui viennent tourmenter l'existence déjà trop précaire de l'homme, je me bornerai à parler de ceux des helminthes qui vivent dans le canal intestinal.

Pour procéder avec méthode dans l'exposition du sujet que je me propose de traiter, je tâcherai de rechercher successivement les causes qui favorisent leur développement, de tracer les symptômes qui accusent leur présence, et je terminerai par établir les bases générales de leur traitement, et par indiquer les moyens les plus propres à les combattre.

Causes.

Il faut un concours de circonstances favorables pour que les vers puissent se développer. Parmi les causes occasionnelles qui président à la formation des helminthes, celles qui portent une action directe, immédiate, sur les organes dans lesquels ces animaux établissent leur demeure y contribuent le plus puissamment. Ainsi les personnes qui font usage de farineux, de bouillies, de pain mal cuit; qui vivent d'une nourriture végétale, de fruits verts, peu mûrs, d'alimens aqueux, sucrés; les sujets qui se nourrissent de laitage, de beurre, de fromage, de corps gras; ceux qui usent de viandes crues, altérées, sont souvent atteints de vers. Après la misère, la disette, la mauvaise nourriture, un régime toujours uniforme, on les a vus souvent naître d'une manière épidémique, et alors on les a regardés comme la cause de ces épidémies, tandis qu'eux-mêmes n'étaient qu'un effet des causes, qui ont agi long-temps auparavant sur un grand nombre de personnes. *Feuillée* croit pouvoir attribuer la fréquence des vers chez les sauvages de l'Amérique méridionale à un trop grand usage du sucre. On remarque aussi que les boissons relâchantes, tièdes, les eaux bourbeuses, impures, celles qui contiennent beaucoup de sulfate de soude; l'abus des huileux, des purgatifs, des émétiques, des bains après les repas; la privation des boissons fermentées, telles que le vin, etc. qui contre-balancent si efficacement l'influence d'un régime végétal, ne contribuent pas moins à la production des vers.

Les affections vermineuses sont plus communes dans la première et la seconde enfance que dans toute autre époque de la vie; il y a néanmoins des exceptions à cette règle générale, et l'enfant qui vient

de naître, comme le vieillard décrépit qui touche à la fin de sa carrière, n'en sont pas à l'abri. *Hippocrate*, *Brendel* ont vu des enfans venir au monde avec des vers intestinaux. *Bremser* cite un vieillard de quatre-vingts ans qui en rendit jusqu'à sa mort. Les enfans à la mamelle sont rarement atteints de vers avant l'âge de six mois ; une fois que ce temps est passé, on les rencontre déjà, quoique dans une faible proportion. C'est entre la troisième et la sixième année de la vie qu'ils sont le plus fréquens. Toutes les espèces d'helminthes ne se retrouvent pas indistinctement dans les différentes périodes de la vie : les oxyures vermiculaires et les ascarides lombricoïdes prédominent chez les enfans et les jeunes gens ; le tænia s'observe plus souvent chez l'adulte.

Les femmes, les individus d'un tempérament lymphatique, d'une constitution molle, délicate; les sujets scrophuleux et cachectiques, en sont affectés de préférence.

Les pays où prédomine le chaud humide ou le froid humide, les habitations basses, mal aérées, privées des rayons solaires, situées sur les bords de la mer, sont remarquables par la fréquence des helminthes. Les pauvres, qui manquent d'habillemens nécessaires pour se préserver des intempéries de l'air, qui négligent tous les soins de propreté, y sont plus exposés que les autres.

L'inaction, l'oisiveté, les professions qui exigent de l'homme une vie sédentaire et retirée, et, d'après l'observation de M. *Fortassin*, celles qui ont pour objet la préparation des substances animales, disposent aux vers. Les hommes qui travaillent aux mines de mercure de la Carniole sont, d'après *Scopoli*, tourmentés par les ascarides.

Une tristesse habituelle, des chagrins profonds, des veilles prolongées, une application trop soutenue des facultés intellectuelles, ont aussi souvent donné lieu à la production de ces hôtes incommodes. En général, on peut dire que les dégradations qu'éprouve l'économie animale dans ses fonctions d'assimilation, lorsqu'il y a mauvais choix, trop grande quantité ou parcimonie des alimens ; lorsque de grandes pertes énervent les forces du corps ; lorsque d'autres causes, telles que

l'abus des plaisirs de l'amour, des exercices trop violens, amènent des résultats analogues; en un mot, lorsque l'équilibre entre ce que nous perdons et ce que nous acquérons chaque jour est rompu, ces dégradations, dis-je, peuvent devenir cause des affections vermineuses. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer pourquoi on les voit souvent apparaître à la suite des maladies aiguës ou chroniques; comment certains états morbides que les auteurs citent, tels que les plaies accompagnées d'une suppuration abondante, le scorbut, la chlorose, les scrophules et une foule de maladies chroniques, secondent leur génération.

En jetant un coup-d'œil sur les causes que nous venons d'indiquer, il est facile de remarquer que toutes sont de nature, soit à débiliter l'organisme entier, soit à porter une atteinte particulière à l'énergie vitale du tube digestif. Mais l'observation prouve que si, dans la majorité des cas, les vers s'engendrent sous l'influence de ces causes, il est vrai de dire aussi qu'on les voit souvent survenir dans des circonstances opposées, et qu'on rencontre quelquefois des individus qui, quoique soustraits à la plupart de ces causes, en sont affectés, tandis que d'autres sont soumis à leur action sans en éprouver aucune atteinte. Que peut-on conclure de là? C'est qu'il y a évidemment une autre cause moins apparente, plus difficile à saisir, et qui paraît être une condition nécessaire à leur développement; c'est un état caché, une prédisposition particulière, qui semble être la vraie *cause prochaine* des affections vermineuses. Voilà tout ce qu'il est permis de dire si l'on ne veut pas dépasser les faits, au-delà desquels on ne trouve que le vague des hypothèses et des conjectures : je dirai néanmoins un mot sur l'origine des vers.

Deux opinions semblent encore partager les auteurs : les uns, comme *Hippocrate*, *Hartsæker*, *Spigel*, *Cabanis*, *Rudolphi*, *Bremser*, pensent que les vers s'engendrent spontanément dans le corps; les autres croient, avec *Linné*, *Rœderer*, *Wagler*, *Hoffmann*, *Bloch*, *Brera*, etc., que leur génération primitive dépend du développement d'œufs ou de germes qui préexisteraient dans les humeurs, ou qui se-

raient introduits dans le corps au moyen des alimens et des boissons. Nous ne nous arrêterons pas à examiner les raisons que chacun a apportées à l'appui de son opinion ; cette discussion nous entraînerait trop loin, et jusqu'à ce que de nouveaux faits viennent donner plus de prépondérance à l'une qu'à l'autre et nous éclairer sur cette grande question, qu'un voile épais couvre encore, nous aimons mieux rester dans un doute philosophique, et dire avec le célèbre Retzius : *Ingenuè fateor unam hypothesim non minùs obscuram esse quàm alteram; fateor enim me nescire quæ vera sit harum, nec opinari me audire ob difficultates ab utrâque parte mihi impenetrabiles.*

Peut-on ranger l'inflammation du canal intestinal parmi les causes de la production des vers? M. *Broussais* (Hist. des phlegm., t. 2, p. 555, 4^e^. édit.) pense que très-souvent cela existe, et voici comment il l'explique : « Les phlogoses gastro-intestinales augmentent la mucosité, et la mucosité développe les vers. » Ici, je crois, il faut s'entendre : si M. *Broussais* veut dire par *phlogose gastro-intestinale* un état morbide non inflammatoire de la membrane muqueuse du tube digestif, cette assertion peut être vraie ; mais si, par ces termes, M. *Broussais* veut exprimer un état inflammatoire, nous pensons que le professeur du Val-de-Grâce, jaloux de réduire presque toutes les maladies aux inflammations, a obéi ici encore à cette idée générale qui le dominait. D'ailleurs, s'il fallait soutenir notre opinion, nous puiserions nos argumens dans les inductions tirées des causes, des symptômes, du traitement, et de ce que l'observation apprend journellement.

Symptômes.

Il arrive quelquefois que les vers ne produisent point de phénomènes particuliers : d'autres fois ils se bornent à déterminer, principalement chez les enfans, le gonflement du ventre, le prurit nasal, les coliques, la dilatation de la pupille, la rougeur et la pâleur alternatives de la face, un appétit plus grand qu'à l'ordinaire ; c'est là le

cas le plus simple, le plus fréquent dans la pratique, et qui se guérit souvent par les progrès de l'âge.

Dans d'autres circonstances, soit que cela tienne à leur volume ou à leur quantité plus considérable, soit à la sensibilité plus vive du malade, ils occasionnent une série de phénomènes plus ou moins graves, dont l'ensemble constitue une vraie maladie, à laquelle on a donné le nom d'*helminthiasis*. Ce sont ces symptômes, communs à tous les vers, que je vais décrire.

Les malades qui sont affectés de vers se plaignent d'une sensation de reptation, de pincement, de piqûre dans l'abdomen ; de douleurs poignantes, lacérantes, principalement dans le flanc gauche ; de resserremens spasmodiques, de soubresauts dans les intestins. Le bas-ventre est mou ou tendu ; il y a quelquefois un ballonnement subit, douloureux, ou un gonflement qui peut simuler la grossesse ; des borborygmes, des tranchées, des coliques dont le siége le plus ordinaire est dans la région ombilicale ; des douleurs pongitives qui peuvent faire croire à l'existence d'une pleurésie : ces coliques s'apaisent souvent après le repas. Les malades se couchent volontiers sur l'abdomen, ce qui paraît les soulager. Il y a de la constipation, ou une diarrhée muqueuse, fétide, sanguinolente ; sortie des vers par la bouche, les narines, l'anus ; des rapports acides, des nausées, des vomissemens après le repas ; cardialgie, un sentiment de strangulation et d'ascension vers la gorge, une douleur fixe et vellicante à la région de l'estomac ; saveur douce et fade ; des aphthes se remarquent dans l'intérieur de la bouche, des ulcérations sur les gencives ; la langue est couverte d'un enduit muqueux, rouge à sa pointe, tandis que les bords en sont sales et blafards ; il existe des grincemens des dents, et des goûts bizarres se manifestent. Les malades désirent des boissons froides, et sont soulagés par elles. L'appétit dépravé, présente une foule d'anomalies : la même personne offre dans un moment une anorexie complète, du dégoût pour tous les alimens ; dans un autre instant, une faim dévorante, dont la sensation est

quelquefois si intolérable, que le malade est menacé de syncope, s'il ne se hâte de satisfaire à ce besoin impérieux.

Les liens sympathiques qui unissent le tube alimentaire au reste de l'économie animale peuvent rendre raison des phénomènes suivans. Les sécrétions sont altérées ; il y a larmoiement, dérangement du flux menstruel chez la femme, manque de lait chez les nourrices ; salivation abondante, pendant la nuit la salive coule sur l'oreiller des malades, pendant la veille il y a des crachemens continuels. L'urine est blanche, jumenteuse, semblable à du petit-lait, d'une odeur souvent fétide. La transpiration donne au corps du malade une odeur aigrelette, *sui generis*, propre à cette maladie. L'état du pouls est variable, petit, faible, naturel ; d'autres fois fréquent, concentré, intermittent ; on remarque souvent des palpitations du cœur.

Il y a un serrement pénible vers la base de la poitrine ; une toux gutturale, convulsive, qui est précédée d'une titillation du pharynx, et suivie d'un écoulement de salive limpide ; une constriction spasmodique de l'œsophage, qui rend par moment la déglutition difficile ; hoquet, bâillemens réitérés, éternuemens ; fétidité de l'haleine, surtout à jeun ; bégaiement insolite, aphonie, anxiété précordiale. La digestion étant incomplète, le sang, n'étant pas suffisamment réparé, ne peut plus apporter aux organes qu'une vie languissante ; de là cette faiblesse musculaire, les lassitudes spontanées, la difficulté de soutenir les moindres travaux, ce marasme progressif qui contraste singulièrement avec le volume du ventre et la grande quantité d'alimens que le malade ingère. La face, de pâle, bouffie qu'elle est, s'anime quelquefois tout d'un coup. Les sourcils sont froncés ; les yeux, enfoncés dans les orbites, sont ternes, abattus, fixes, hagards ou contournés, entr'ouverts pendant le sommeil ; la pupille est dilatée ; la cornée opaque présente une légère teinte azurée ; la paupière inférieure est cernée d'un cercle bleuâtre. Les malades ont le nez souvent gonflé ; ils y ressentent une tension continuelle ; sollicités par la démangeaison fatigante qu'ils y éprouvent, ils déterminent souvent, à force de le gratter, des ulcérations sur la membrane pituitaire. Il

se manifeste de petites pustules au front, au nez. Les lèvres, décolorées, sont agitées par le rire sardonique. Il y a des maux de tête, des bourdonnemens, des tintemens d'oreilles, des vertiges, défaillance, délire ou assoupissement. Pendant le sommeil, qui est inquiet, interrompu par des rêves effrayans, par de légers mouvemens convulsifs, il y a des réveils en sursaut, jactation, grandes anxiétés; les malades exécutent des mouvemens de déglutition, parlent et se rendorment : le matin, ils ont soif, se trouvent mal, surtout s'ils n'ont rien pris le soir.

Le moral même des individus atteints de vers est affecté. Ils sont moroses, tristes, sombres, indolens, inaptes à aucun genre de travail; ils aiment la solitude, ont des pensées chagrines, pleurent involontairement; ils sont timides, soucieux, irascibles et d'un caractère très-inégal.

Tel est le tableau des symptômes des affections vermineuses. On se tromperait cependant, si l'on croyait toujours rencontrer la réunion de ces symptômes; car rien ne varie tant que ces signes, sous le rapport de leur nombre, de leur intensité, et de leur bizarrerie même, si l'on peut s'exprimer ainsi : tous, du reste, ne sont pas nécessaires pour soupçonner la présence des vers. En résumé, on peut croire à l'existence des vers, lorsqu'on rencontre les signes suivans, et que l'on ne peut pas attribuer à d'autres causes. Ces signes sont : les picotemens dans le bas-ventre, les coliques par intervalles, les troubles de la digestion, la dilatation de la pupille, le prurit du nez, la dépravation variée qu'offre l'appétit, le ptyalisme, l'odeur particulière de l'haleine et de la transpiration; la pâleur et la rougeur alternatives de la face, le bien-être que sent le malade après avoir bu un verre d'eau froide, ce qui, d'après *Rosen*, est un des indices les plus sûrs, et ce *facies* particulier qu'on ne saurait dépeindre, mais qui n'échappe pas aux yeux du médecin éclairé qui a l'habitude de voir ces sortes de maladies. Il faut convenir néanmoins que le seul phénomène pathognomonique est la sortie d'un ou de quelques portions de ver.

Mais si l'on réfléchit à ce que la plupart des phénomènes vermi-

neux dépendent des sympathies ; que les sympathies sont elles-mêmes subordonnées aux idiosyncrasies de chaque individu, on conçoit combien doivent être variés et extraordinaires, chez certains malades, les symptômes par lesquels ils se manifestent : aussi, véritables Protées, ils peuvent revêtir toutes les formes. Ainsi on a vu chez l'un une puanteur insupportable des narines, et seulement sensible pour lui ; chez l'autre, des tremblemens de tous les membres, des angoisses inexprimables toutes les fois que ses oreilles étaient frappées par les sons harmonieux de la musique.

Krause rapporte le cas d'un homme qui fut très-souvent obligé de rire aux éclats malgré lui.

Girandy cite un jeune homme qui tombait en syncope toutes les fois qu'il voulait marcher sur un corps quelconque, ne fût-ce que sur une feuille de papier.

Hufeland (Journal, t. 4, p. 252) fait mention d'un homme qui, étant à jeun, voyait pendant des quarts d'heure entiers tous les objets en jaune.

Ce sont ces variétés des symptômes auxquels les helminthes peuvent donner lieu, suivant qu'on les observe chez un individu d'un tempérament nerveux ou lymphatique, l'état plus ou moins morbide du canal intestinal ; suivant l'âge, la qualité des alimens dont le malade se nourrit, etc., qui rendent le diagnostic des affections vermineuses si difficile à établir.

Parmi les états pathologiques qui ont quelque ressemblance avec les affections vermineuses, l'hydrocéphale aiguë occupe le premier rang ; mais les symptômes toujours graves de l'altération des différentes parties de l'appareil cérébral sont loin de pouvoir être comparés aux phénomènes qui annoncent les vers, réduits à leur plus simple expression. Dans l'hydrocéphale aiguë, il y a trouble plus ou moins prononcé des facultés intellectuelles ; l'assoupissement est profond et tient du coma ; les douleurs de tête sont violentes, elles arrachent un *cri particulier* à l'enfant ; il porte sans cesse la main à la tête,

comme pour s'arracher la cause de son mal ; les vomissemens, les défaillances, ont un certain caractère qui décèle le danger imminent. Les signes de l'existence des vers sont mobiles, passagers, et n'offrent pas le trouble des maladies inflammatoires, qui accompagne l'hydrocéphale aiguë, et peuvent difficilement être confondus avec cette dernière maladie. L'helminthiasis a encore quelques points de ressemblance avec d'autres affections cérébrales et nerveuses, qui la complique d'ailleurs assez fréquemment ; elle présente alors de grands obstacles pour le diagnostic. Dans ces cas difficiles, en s'aidant de tout ce qui a rapport au commémoratif, en recherchant la nature des causes et en ne négligeant rien de tout ce qui peut éclairer, on parvient presque toujours à baser son diagnostic.

On ne peut rien dire de général sur le prognostic des affections vermineuses ; il varie suivant les symptômes, l'âge, le tempérament, le sexe, etc. ; il est moins favorable chez les enfans et les jeunes gens que chez l'adulte et le vieillard, dont les intestins sont moins irritables. Les ascarides lombricoïdes et les oxyures vermiculaires, sous le double rapport des accidens qu'ils déterminent et de l'efficacité des remèdes, sont moins fâcheux que le tænia. Les vers sont surtout funestes par les maladies très-graves auxquelles ils donnent quelquefois lieu : on a sans doute exagéré le rôle que les helminthes jouent dans la production des maladies ; on leur a attribué des affections morbides dans des cas où il n'y avait, peut-être, qu'une simple coïncidence ; cette étiologie d'ailleurs, commode pour couvrir l'ignorance, et toujours reçue avec avidité par un vulgaire qui ne conçoit que les causes qui frappent les sens, doit être abandonnée aux commères. Mais tout en blâmant cette exagération, évitons de tomber dans un extrême opposé, en refusant aux vers le triste privilége d'occasionner certaines maladies : en effet il est peu d'auteurs qui ne rapportent des exemples de convulsions, de paralysie, d'épilepsie, de catalepsie, de chorée, de manie, d'hypochondrie, de nymphomanie, d'ophthalmie, d'amaurose, de surdité, produits par les vers ou guéris par les vermifuges. Les volvulus, les flueurs

blanches, les hémorrhoïdes, les spasmes de la vessie, n'ont dans quelques cas reconnu d'autres causes. M. *Alibert* cite des cas où ils ont donné lieu à divers exanthèmes, principalement à l'érysipèle; et M. *Laurent*, dans un mémoire sur le tétanos, pense que cette affection est le plus souvent déterminée par les vers. On lit, dans le Dictionnaire des sciences médicales (article *Pollution*), qu'un jeune paysan, tourmenté par des pollutions nocturnes, en fut guéri après l'expulsion d'un grand nombre d'oxyures vermiculaires, qui les entretenaient. Dans le Journal de médecine, par *Corvisart*, etc., 1806, t. 12, p. 3, sont consignées deux observations dans lesquelles on voit que des ascarides lombricoïdes ont fait périr les malades.

A l'autopsie cadavérique des sujets qui ont succombé aux affections vermineuses, on a constamment trouvé les vers au milieu d'une grande quantité de mucosités; le canal intestinal, dans certains cas, n'a offert aucune altération; d'autres fois on a remarqué une injection, une légère phlogose de la membrane muqueuse; on les a vus obstruer le tube digestif. Dans le cadavre d'une femme âgée de soixante-huit ans, morte après un séjour de deux jours à la Clinique interne de M. *Lobstein*, à la Faculté de Strasbourg, on trouva l'estomac légèrement phlogosé, rempli d'un liquide bourbeux au fond duquel nageaient une foule de lombricoïdes, qui se retrouvaient aussi dans l'intestin grêle; mais ce qui est surtout remarquable, c'est que l'orifice duodénal du canal cholédoque, qui était dilaté, contenait une concrétion biliaire, dont le noyau était formé par un de ces vers desséchés; les pores biliaires étaient également dilatés et obstrués par eux; dans le cœcum, on rencontra en outre un millier de vers tricocéphales.

Passons maintenant aux symptômes particuliers à chaque espèce d'helminthes; ici je placerai aussi leurs caractères extérieurs les plus saillans.

L'ascaride lombricoïde (*ascaris lumbricoïdes*, L.) a le corps cylindrique, presque également aminci aux deux extrémités; la tête,

petite, présente trois tubercules, entre lesquels on remarque une ouverture triangulaire qui est la bouche; il est long de six à quinze pouces; quatre lignes longitudinales règnent de la tête à la queue; sa couleur, d'un blanc sale ou rosé, dépend en général des matières qui remplissent son intestin; sa peau, demi-transparente, laisse apercevoir dans quelques points le canal intestinal et les circonvolutions des vaisseaux reproducteurs, un seul sexe sur chaque individu; ils sont ovipares; les femelles sont plus nombreuses et plus grandes que les mâles; il se loge de préférence dans le jéjunum et l'iléon; on le voit néanmoins quelquefois plus bas, et remonter dans l'estomac, où il occasionne le hoquet, les nausées, la cardialgie, des alternatives d'anorexie et d'un appétit plus grand que de coutume, une petite toux sèche et des vomissemens, par lesquelsils sont quelquefois rejetés eux-mêmes. Lorsqu'ils occupent l'intestin grêle, ils donnent lieu, principalement autour de l'ombilic, à des coliques, à des tranchées quelquefois cruelles, à la tension de l'abdomen, à la diarrhée, au réveil en sursaut, à la dilatation des pupilles, à l'odeur aigre des sueurs et de l'haleine, au prurit nasal, à des douleurs passagères qui traversent rapidement les articulations du poignet, les mollets. Cet entozoaire donne la sensation d'un corps étranger qui monte lentement le long de l'œsophage, sort par la bouche, les fosses nasales, plonge quelquefois dans le pharynx, dans la glotte, et peut déterminer alors la suffocation, comme *Frank* dit en avoir vu un exemple. Il peut perforer aussi les intestins et s'échapper dans la cavité péritonéale.

(*Oxygure vermiculaire*, Bremser.) Ce ver, dont le corps est mince, d'une couleur blanche, long de deux à huit lignes, présente une tête obtuse, une queue qui se termine par une pointe transparente très-déliée. Le mâle est plus petit que la femelle. Les oxyures se multiplient très-rapidement; ils se meuvent avec une vivacité extrême. Cet entozoaire habite les gros intestins, et principalement le rectum. Ce ver tourmente beaucoup les malades : il occasionne un prurit incom-

mode, parfois intolérable dans le rectum, aux environs de l'anus, qui augmente à l'approche de la nuit; des douleurs pongitives vers la région de la vessie, le fondement, qui est douloureux, resserré; la cuisson et la rougeur des parties voisines. Il y a chute de l'anus chez les enfans, insomnie qu'on ne sait à quoi attribuer, constipation ou diarrhée muqueuse. Ils sortent quelquefois en quantité prodigieuse avec les excrémens; par suite de l'irritation qu'ils établissent dans le rectum, ils peuvent donner lieu aux hémorrhoïdes, ou les irriter si elles existent déjà, et déterminer les flueurs blanches chez la femme, ou un écoulement de l'orifice de l'urètre chez les petites filles. *Van-Phelsum* regarde l'engorgement des glandes salivaires comme un symptôme propre à l'oxyure vermiculaire. Ce sont ces entozoaires qu'on a vus s'introduire dans le vagin de jeunes filles, y occasionner un chatouillement qui fut souvent la source première de cette malheureuse habitude qui flétrit avant sa fleur la plus tendre organisation.

Le trichocéphale (*trichocephalus dispar*), découvert par *Rœderer*, médecin de Gœttingue, se rencontre chez presque tous les individus dans certaines contrées. Il est long de dix à dix-huit lignes; sa tête, arrondie, est portée par un prolongement filiforme; la queue, roulée en spirale chez le mâle, plus aplatie et renflée chez la femelle, est l'extrémité la plus grosse de l'animal. Il est moins commun chez les enfans que chez les adultes; il séjourne dans le cœcum, rarement dans l'intestin grêle. On ne connaît pas encore de phénomène caractéristique qui puisse signaler l'existence de ces vers; à moins d'être rejetés du corps, il est difficile de dire quand ils existent. *Wagler*, qui attribue la fameuse épidémie muqueuse de Gœttingue à cette espèce d'helminthes, pense, ainsi que *Rœderer*, que les aphthes et la douleur des gencives sont occasionnés par leur présence. *Félix Pascal* (Bulletin de la société de la Faculté de méd., an 1818, p. 53) dit que lorsque ces animaux sont en grande quantité, ils produisent, outre les autres phénomènes de l'affection vermineuse, un pouls petit, irrégulier, intermittent, une face rouge et vergetée,

une céphalalgie intense, une douleur de pincement au-dessous de l'ombilic.

Tænia (de ταινια, *bandelette*). On distingue deux espèces de tænia. La première espèce est le tænia armé, *tænia solium*, L.; son corps, formé d'un assemblage d'articulations plates, est d'une longueur variable; ordinairement de vingt-quatre pieds, il atteint quelquefois d'effrayantes dimensions. Sa tête, située à l'extrémité la plus ténue du corps, présente une bouche placée au centre de quatre suçoirs, et entourée de crochets rétractiles, comme cartilagineux, disposés en double couronne. Ce ver, heureusement rare en France, est plus commun dans le reste de l'Europe, dans l'Italie et dans la Basse-Saxe surtout. Il peut habiter simultanément dans les intestins de l'homme avec plusieurs autres espèces d'helminthes, et n'est pas toujours *solitaire*, comme on l'a cru autrefois.

La deuxième espèce est le tænia non armé, *tænia lata*, L. Cet entozoaire diffère du précédent, parce qu'il est plus large, ordinairement moins long, et surtout parce qu'il n'a pas de crochets, qui entourent la trompe du premier : on le trouve en Suisse, en France et en Russie.

Ces deux espèces de tænia, établies par les helminthologues, déterminent des symptômes communs qui ne peuvent faire reconnaître chaque espèce en particulier, si ce n'est que le tænia à crochets est une des maladies les plus cruelles qui puissent affliger l'espèce humaine, et, en outre, extrêmement difficile à expulser, tandis que le tænia non armé donne lieu, en général, à des accidens moins graves, et cède plus facilement aux moyens qu'on lui oppose. Tous deux résident dans l'intestin grêle, et sont plus communs dans l'âge adulte qu'à toute autre époque.

Au commencement, il y a chez la plupart des malades atteints de tænia une sorte de malaise général, d'anxiété presque continuelle, de dérangement dans les fonctions nutritives, et un trouble nerveux fort

rquable. La santé de ces individus est chancelante, ce qu'ils ne ent à quoi attribuer; ils en accusent successivement tel ou tel or- ne. Plus tard, ils éprouvent à la région épigastrique diverses sen- ations pénibles, un sentiment de froid aux lombes, de morsure dans les intestins, la sensation d'une boule qui roule dans le bas-ventre, et la plupart des phénomènes que nous avons déjà fait connaître, mais portés à un haut degré d'intensité. Nous ne les reproduirons pas tous; nous dirons seulement que c'est à cet entozoaire que sont dus les spasmes de l'œsophage, la fétidité de l'haleine, l'affluence incommode de salive dans la bouche, l'appétence marquée pour les boissons froides; que c'est lui qui cause ces coliques atroces, ces pincemens douloureux, ces céphalalgies intenses, le grand élargissement des pupilles, les lipothymies fréquentes, le grand volume du ventre, la faim canine, qui force souvent de manger pendant la nuit et ne laisse aucun repos au malade. Enfin son existence est mise hors de doute lorsqu'on trouve dans les matières fécales des corps qui ont l'apparence de graines de citrouille, et qui ne sont autre chose que les anneaux de ce ver qui se détachent quelquefois, et qu'on a pris pour des vers particuliers désignés sous le nom de *vers cucurbitains*. J'ai eu occasion d'observer un cas de tænia fort remarquable à la clinique interne de M. *Lobstein*, à la Faculté de Strasbourg; c'était sur une femme d'une constitution robuste, qui avait souvent des accès dans lesquels tous les muscles présentaient un tremblement général : ceux du bas-ventre offraient un mouvement ondulatoire digne de remarque; ceux de l'avant-bras étaient agités par des contractions spasmodiques si violentes, qu'il était impossible d'explorer le pouls. Dans ces accès, cette femme délirait, versait des pleurs, priait avec instance qu'on lui donnât les remèdes les plus actifs pour la débarrasser d'un hôte aussi incommode, en montrant avec le doigt le point du ventre où elle ressentait une douleur très-forte.

Traitement.

Les indications que le traitement des affections vermineuses présente à remplir se réduisent à trois : 1°. détruire les vers, 2°. les expulser, 3°. corriger la disposition qui y a donné lieu ; telles sont les fins auxquelles doivent tendre les divers remèdes qu'on dirige contre les helminthes.

Première indication. Les moyens que l'art possède pour remplir cette indication sont très-nombreux : on a, pour ainsi dire, mis à contribution tous les agens de la matière médicale ; on a tour à tour vanté les médicamens les plus insignifians comme les plus actifs. Nous rangerons au nombre des substances dont l'expérience a plus ou moins constaté l'utilité dans ce cas : le zinc, l'étain granulé, le deutochlorure de mercure, le sulfure de potasse, l'eau mercurielle, le fer et ses nombreuses préparations, le sel marin, le sel ammoniac, les eaux salines et sulfureuses, l'ail, la racine de valériane sauvage, la gratiole, le cajeput, la santoline, la spigelia, les huiles grasses données en grande quantité, celles d'amandes douces, d'olive, de ricin ; l'assa-fœtida, l'absinthe, la tanaisie, et la plupart des corymbifères aromatiques ; le *chenopodium anthelminthicum*, le camphre, la cévadille, le *semen-contra*, la fougère mâle, la mousse de Corse, l'écorce de racine de grenadier, le brou de noix, les *geoffreyea inermis* et *surinamensis*, le *dolichos pruriens*, les acides végétaux, les sucs de citron, d'épine-vinette, l'huile de térébenthine, et la plupart des huiles essentielles, l'huile animale de *Dippel* et l'huile empyreumatique de *Chabert* : toutes ces substances ont reçu le nom de *vermifuges*, parce qu'on croit qu'elles ont une action directe délétère sur les vers. Leurs manières d'agir ont été expliquées diversement : les unes les tueraient d'une manière mécanique, les autres en les asphyxiant ; dans cette dernière vue, on a conseillé aussi le gaz acide carbonique. Mais,

quelle que soit la manière dont les anthelminthiques font périr les vers, l'observation a prouvé que le meilleur moyen de favoriser leur action immédiate était de les administrer en substance et à l'intérieur.

Deuxième indication. On satisfait à cette indication à l'aide des médicamens qui, par les mouvemens qu'ils suscitent dans le tube digestif, par la sécrétion qu'ils déterminent sur la surface gastro-intestinale, détachent les vers des parois muqueuses auxquelles ils adhèrent, pour ainsi dire, délaient les mucosités et favorisent leur sortie avec celle des matières alvines qui les entraînent avec elles : on se sert à cet effet des vomitifs et des purgatifs. Les premiers sont employés très-rarement, et seulement dans les cas où les vers habitent l'estomac; les seconds, d'un usage très-fréquent, sont : le jalap la rhubarbe, le séné, l'huile de ricin, l'huile de *croton tiglium*, le calomélas, l'aloès, la gomme-gutte et la stramoine, etc. On ne doit manier les évacuans qu'avec prudence : leur abus produirait le mal qu'on cherche à détruire.

Troisième indication. Cette indication est la plus essentielle, car l'on n'a rien fait, dit *Laennec*, en expulsant les vers, si l'on ne cherche à empêcher leur développement à l'avenir, en redonnant au malade une constitution qui ne convient plus à ces êtres parasites. Pour arriver à ce but, on a principalement recours aux toniques; ce sont les préparations ferrugineuses, la gentiane, le quassia amara, le quinquina, les côtes de houblon, et en général les décoctions et les extraits des plantes amères et toniques dont on invoque le secours. Rien, en effet, n'est plus propre à rétablir l'activité du système digestif que l'impression fortifiante des médicamens toniques; l'action corroborante qu'ils exercent sur cet appareil organique, et par suite sur les tissus en général, corrige la disposition muqueuse qui est si favorable au développement des vers.

Nous devons observer que parmi ces différens médicamens il y en

a qui jouissent de propriétés multiples; ainsi, par exemple, l'huile de ricin, le calomelas sont purgatifs, et en même temps anthelminthiques; la rhubarbe est à la fois tonique, vermifuge et purgative. L'art en cela doit imiter la nature en les combinant diversement suivant l'exigeance des cas, et l'expérience a démontré l'efficacité de cette pratique.

Mais avant d'administrer ces remèdes, il y a plusieurs précautions à prendre qu'on n'oublie jamais sans inconvénient : la principale est de s'assurer de l'état du canal intestinal; si les voies digestives sont dans un état d'irritation et de phlogose; si le bas-ventre est sensible au toucher, il faut combattre d'abord cette complication par les moyens appropriés et attendre jusqu'à ce qu'elle se soit dissipée; mais si l'indication est pressante, ou que cet état paraisse dû aux vers, il est evident que ce n'est pas dans la classe des excitans et des toniques qu'on doit chercher des vermifuges, on préférera les substances qui ont une propriété adoucissante, comme les huileux, qu'on peut unir aux acides végétaux avec beaucoup d'avantage.

On emploiera avec succès, dans ces cas, les onctions faites sur l'abdomen avec les huiles essentielles de *semen-contra*, de tanaisie, dissoutes dans les huiles fixes, ou les cataplasmes de divers vermifuges; les purgatifs, tel que l'huile de croton, administrés en friction, peuvent encore être utiles.

Dans le cours du traitement des affections vermineuses, lorsqu'on administre tous les jours des vermifuges et des purgatifs qui sont plus ou moins actifs, il survient fréquemment, au bout de quelque temps, des signes d'irritation du canal alimentaire; il faut alors interrompre pendant quelques jours l'emploi de ces remèdes, calmer cet état morbide, pour les reprendre lorsque ces symptômes auront disparu.

A tout ce que nous venons de dire, nous ajouterons que le changement de régime, l'usage d'un vin généreux, d'alimens sains, un peu aromatisés, de nature animale plutôt que végétale, de l'exercice, la respiration d'un air pur, concourent beaucoup à empêcher le développement des entozoaires.

Les enfans délicats, lymphatiques, useront surtout avec avantage de quelques toniques légers, de fortifians doux, d'un peu de vin pur; et ces moyens sagement combinés serviront, chez les uns, à neutraliser les causes lorsqu'ils ne peuvent être soustraits à leur influence, et chez les autres, deviendront véritablement curatifs.

Il me reste maintenant à parler du traitement particulier que réclame chaque espèce de ver.

Ascaride lombricoïde. On emploie principalement contre ce ver le *semen-contra*, la mousse de Corse, la fougère mâle, la valériane, et tous les vermifuges que nous avons rapportés plus haut; mais ces substances, données seules, restent souvent sans action, et il faut, pour en retirer tout l'effet désirable, les associer aux purgatifs, et faire en sorte qu'ils rendent seulement les déjections alvines plus copieuses et plus liquides qu'à l'ordinaire, sans produire une véritable purgation, des selles aqueuses ou séreuses; ce qui débiliterait les organes digestifs. On donnera à cet effet, avec succès, l'électuaire de *Storck*, qui est composé de *semen-contra*, de valériane, de proto-sulfate de fer, de jalap, et d'oxymel scillitique. *Rudolphi* vante beaucoup l'huile de *Chabert* contre cette espèce de ver.

Oxyures vermiculaires.. Ces entozoaires, dont le siége est dans les gros intestins, doivent être combattus par les lavemens, qui seront faits avec une décoction de plantes amères, telles que l'absynthe, la fumeterre, ou l'aloès, l'assa-fœtida. On peut donner aussi en lavement l'huile de *Chabert*, à la dose de deux cuillerées à café, dans une décoction mucilagineuse. *Franck* recommande les lavemens d'eau froide, avec un tiers de vinaigre. On les rend souvent purgatifs avec le sel amer, l'aloès, etc.; mais il est bon de remarquer qu'on ne doit les administrer qu'après l'évacuation stercorale, si l'on veut en retirer quelque avantage.

Trichocéphales. Lorsqu'on soupçonne la présence de ces vers, on peut prescrire le camphre, l'assa-fœtida, l'hydrochlorate d'am-

moniaque, la racine de valériane sauvage, la tanaisie, l'ail, l'extrait d'absynthe, les purgatifs surtout seront très-utiles, en les entraînant avec les mucosités.

Tænia. Les obstacles qui s'opposent à l'expulsion de ce ver ont fait inventer un grand nombre de méthodes curatives, qui tour à tour ont été présentées comme les meilleures, et successivement abandonnées. Le fait est qu'aucune d'elles n'est assurée dans tous les cas, et que souvent l'une réussit là où l'autre a échoué.

Il serait trop long de décrire toutes les méthodes qui ne consistent que dans l'emploi de médicamens choisis parmi les vermifuges les plus actifs, associés, combinés diversement aux purgatifs et aux drastiques. Je me bornerai à rappeler celles qui comptent le plus de succès.

Méthode de Bremser. Ce praticien commence par donner l'électuaire suivant : *semen-contra* ℥ ß, sulfate de potasse, jalap ää ʒ ß à ʒ ij, valériane ℥, oxymel scillitique q. s., à prendre deux ou trois cuillerées à café par jour. Lorsque le malade a épuisé cette portion, il donne l'huile empyreumatique de *Chabert*, à la dose de deux cuillerées à café, matin et soir, avec un peu d'eau. On doit diminuer la dose, lorsque le malade éprouve des étourdissemens, ou on ferait bien de commencer par une plus petite. Après avoir pris deux ou trois onces de cette huile dans l'espace de dix à douze jours, on fait prendre un léger purgatif, et on recommence l'usage de l'huile jusqu'à consommation de quatre ou cinq onces, qui suffisent ordinairement pour produire la guérison. *Bremser* affirme avoir traité avec succès par cette méthode plus de cinq cents personnes de différens âges et sexes.

Méthode de Bourdier. On donne le matin, à jeun, éther sulfurique ʒ j dans un verre de décoction de fougère mâle ; au bout de quelques minutes, on fait prendre un lavement composé d'éther sulfurique ʒ j dans une décoction de fougère mâle ; une heure après, on donne deux onces d'huile de ricin avec une once de sirop de fleurs

de pêcher. On répète cette prescription trois jours consécutifs. Cette méthode a été couronnée de succès entre les mains de praticiens distingués.

La *méthode de Rosen* consiste à faire prendre, le matin, le jalap en poudre, et, pendant l'action de ce purgatif, de l'eau froide en grande quantité, à laquelle on ajoute, l'après-midi, la teinture de *Rothen*, à la dose de 60 à 100 gouttes mêlées au sirop de nerprun. *Brera* a modifié cette méthode en conseillant de dissoudre le sel marin dans l'eau.

De nos jours, M. *Gomés* a mis en usage contre le tænia l'écorce de racine de grenadier, qui jouit aujourd'hui d'une vogue méritée. On la fait macérer, pendant vingt-quatre heures, à la dose de ℥ ij, puis bouillir jusqu'à réduction de moitié. On donne cette boisson en trois doses : il arrive quelquefois que la première ou les deux premières sont rejetées ; on ne doit pas moins alors donner la troisième, qui ne l'est pas ordinairement. Quelques médecins font précéder ou suivre l'administration de ce médicament de celle de deux onces d'huile de ricin.

Il existe encore plusieurs méthodes qui ont conservé le nom de leurs inventeurs. *Alibert*, *Dubois*, *Odier*, *Alston*, *Desault*, *Mathieu*, *Nuffer*, etc., etc., ont proposé chacun un mode de traitement particulier, dont je m'abstiens de parler, parce qu'on les trouve dans plusieurs endroits, pour faire mention d'un nouveau moyen qu'on vante depuis quelques temps. La fougère mâle, réputée il y a long-temps pour un de nos meilleurs vermifuges, et sur laquelle de nombreux travaux chimiques ont été exécutés, a attiré de nouveau l'attention des chimistes. M. *Peschier*, de Genève, en analysant cette plante a su dégager le principe actif des substances inertes qui le masquaient, qu'il a appelé d'abord *oleum filicis maris;* et que plus tard il a reconnu pour un extrait, composé principalement d'une huile et d'une résine.

Pour l'obtenir, on doit traiter la poudre de fougère mâle par l'alcohol ou par l'éther.

On l'administre à la dose de 30 à 36 gouttes, dont on prend la moitié le soir, et l'autre moitié le lendemain matin. Deux heures après cette dernière dose, on fait prendre deux onces d'huile de ricin, qui déterminent ordinairement l'expulsion du ver. Il est rare qu'on soit obligé de recommencer une seconde fois ce traitement.

Cette nouvelle méthode, qu'on préconise beaucoup, mérite, à cause de sa simplicité, de fixer l'attention des praticiens, et les succès qu'on a déjà obtenus permettent d'en concevoir d'heureuses espérances.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

II.

Quæ judicantur, et judicata sunt perfectè, ea neque moveto, neque medicamentis, neque aliis irritamentis innovato, sed sinito. *Ibid*, *aph.* 20.

III.

Quæ prodeunt non copiâ sunt æstimanda, sed si prodeant qualia oportet, et facilè ferat. Et alii ad animi deliquium ducere oportet, id etiam faciendum, his æger sufficiat. *Ibid.*, *aph.* 25.

IV.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod supra naturæ modum fuerit. *Sect.* 2, *aph.* 4.

V.

A tabe detento alvi profluvium superveniens, lethale. *Sect.* 5, *aph.* 14.

VI.

Prægnantes purgandæ, si materia turgeat, quadrimestres, et usque ad septimum mensem : hæc verò minùs. Juniores autem, et seniores fœtus, cautè vitare oportet. *Sect.* 4, *aph.* 1.